Weber

Dynamologie

à Monsieur Allan Kardec
hommage de l'Auteur
F. A. Kuhn

DYNAMOLOGIE

ORGANIQUE ET THÉRAPEUTIQUE.

Paris. — Typ. Lacrampe fils et Ce, rue Damiette, 2.

DYNAMOLOGIE

ORGANIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

OU

TRAITÉ DE L'INFLUENCE PHYSIOLOGIQUE

ET PATHOGÉNIQUE

DES FLUIDES IMPONDÉRABLES, ET DU POUVOIR MODIFICATEUR DES AGENTS THÉRAPEUTIQUES SUR LA NATURE, L'ACTION ET LA DISTRIBUTION DE CES FLUIDES DANS L'ÉCONOMIE

SUIVI D'UN

NOUVEAU MODE DE PRÉPARATION DES MÉDICAMENTS

CAPABLE D'AUGMENTER, DIMINUER OU MODIFIER A VOLONTÉ LEUR ACTION DYNAMIQUE

Conçu et rédigé par le Docteur Kuhn, aujourd'hui à Gaillon

PAR GEORGES WEBER

PHARMACIEN A PARIS

Bachelier ès-lettres et ès-sciences, ancien élève interne des hospices civils de Strasbourg, membre de la Société Hahnemannienne, etc., etc.

PARIS
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

LONDRES
CHEZ H. BAILLIÈRE,
REGENT-STREET, 219.

ET CHEZ L'AUTEUR
RUE NEUVE-DES-CAPUCINES, 8, A PARIS.

1847

INTRODUCTION.

Dans ce travail, nous cherchons à établir quatre faits que nous croyons importants aux points de vue scientifique et pratique, à savoir :

1° Que les actes physiologiques ou vitaux s'accomplissent par l'intermédiaire d'agents impondérables, analogues aux fluides électro-magnétiques, et que le point de départ des maladies n'est, en dernière analyse, qu'un trouble quelconque apporté au développement, à la circulation ou à la distribution de ces fluides dans l'économie ;

2° Que l'action *dynamique* des médicaments consiste à modifier les *fluides physiologiques* ou *pathologiques*, soit dans leur *nature*, soit dans leur *quantité*, ou dans leur *distribution ;*

3° Que le mode de préparation exerce la plus grande influence sur l'activité spécifique des médicaments, et qu'il est possible d'augmenter ou diminuer à volonté, ou de pervertir même jusqu'à un certain point, leurs propriétés dynamiques.

4° Que les médicaments préparés par trituration, à l'aide de l'appareil mécanique appelé *Dynamisateur*, jouissent de

propriétés plus actives, plus constantes, et arrivent plus vite et plus complétement à la *dynamisation* que les médicaments préparés d'après les anciens procédés.

Un examen incomplet de notre travail pourrait donner le change sur notre opinion et nos tendances, et faire croire que nous assimilons le corps humain à une cornue, et les actes vitaux à une série de réactions chimiques. Cette tendance conduirait droit au renversement des principes et dogmes de l'homœopathie, tandis que nous avons, au contraire, la prétention d'établir que, loin d'être en opposition avec les idées de Hahnemann, nous ne faisons que les confirmer davantage, en les étayant du flambeau des sciences physiques.

Dans l'exposé de notre théorie sur le mécanisme des actes vitaux, nous n'avons pas été, peut-être, suffisamment explicite; nous supposons connues les opinions de Hahnemann sur la force vitale, opinions que nous partageons avec tous les homœopathes, et que nous n'eûmes jamais l'intention de révoquer en doute; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir nous borner à les indiquer seulement (elles n'ont aucun besoin de nos arguments pour se soutenir) et à les compléter par la théorie des impondérables. En effet, nous ne comprenons pas que la vie, être purement spirituel, immatériel dans toute l'acception du mot, soit, d'une part, influencée par les agents physiques, et, de l'autre, réagisse sur un organisme essentiellement matériel, produise en un mot des actes matériels, sans l'intermédiaire de puissances *matérielles*. Hahnemann nous a indiqué le *pourquoi* des phénomènes vitaux, en insistant fort peu sur le *comment*, et nous ne nous sommes attaché qu'à ce dernier membre de la question, qui a peut-être aussi son importance.

Hahnemann a si bien compris la nécessité de l'intervention d'agents matériels dans les actes vitaux, qu'il en parle lui-

même en différents endroits, et notamment au §16 (pages 110 et 111 de la 3me édition française de l'*Organon*)...... « Le « médecin, dit-il, ne peut donc non plus remédier à ces dés- « accords (les maladies) qu'en faisant agir sur elle (la force « vitale) des substances douées de forces modificatrices égale- « ment dynamiques ou virtuelles, dont elle perçoit l'impres- « sion *à l'aide de la sensibilité nerveuse, présente partout.* »

C'est donc à l'aide de la sensibilité nerveuse, présente partout, que la force vitale perçoit les impressions; elle a donc besoin d'un *intermédiaire* pour établir sa communication avec le monde matériel. Il ne reste donc plus qu'à déterminer la nature de cet intermédiaire. Nous l'assimilons (cet intermédiaire) à un *fluide impondérable*, et notre opinion se base à la fois sur l'expérience et le raisonnement. — La science est, dès aujourd'hui, en possession d'un assez grand nombre de faits propres à confirmer notre manière de voir, pour que nous ne craignions pas de la lancer dans le public, malgré ce qu'elle peut encore rencontrer d'opposition. Nous le faisons avec d'autant plus de confiance, que la théorie des impondérables est essentiellement propre à confirmer l'homœopathie, en fournissant la démonstration scientifique de l'action des doses infinitésimales.

On pourrait se méprendre sur nos intentions; mais nous avons la confiance qu'un examen attentif de notre mémoire et les explications qui précèdent et qui vont suivre feront mieux apprécier nos idées et leur feront rendre plus de justice.

Nous ne prétendons pas avoir fait un travail de tous points irréprochable : nous avons voulu prouver l'existence d'un fait, l'intervention des agents physiques dans les actes vitaux (bien entendu, sous la direction et les ordres de la force vitale). Ou ce fait est vrai, ou il est erroné; s'il est vrai dans son

essence, il l'est également dans ses conséquences physiologiques, pathologiques et thérapeutiques, et il ne restera dès lors à discuter que le *quomodo;* s'il est erroné, comment expliquera-t-on l'action des doses infinitésimales?

Nous invoquons d'ailleurs à notre appui, sans compter Hahnemann lui-même, le témoignage des Lavoisier (1), Volta, Despretz (2), Prévost et Dumas (3), Dutrochet (4), Magendie (5), Liebig, Dumas, Payen, Boussingault (6), Mialhe (7), Becquerel et Breschet (8), Matteucci, Longet, Marshal-Hall et tant d'autres, pour prouver que si nous avons eu tort, il nous restera au moins la consolation de nous être trompé en assez respectable compagnie.

Notre principal but, en publiant ce travail, est d'introduire l'uniformité dans la préparation des médicaments, et

(1) Qui a montré que l'hématose est une combinaison chimique de l'oxygène de l'air avec le carbone du sang veineux.

(2) Qui a répété et confirmé les expériences de Lavoisier, et montré que la combinaison de l'oxygène avec le carbone est une vraie combustion, et la principale source de la chaleur animale.

(3) Pour le mode d'action du fluide nerveux dans la contraction musculaire. (Voir *notre travail*, pag. 16.)

(4) *Id.* (Voir *ibid.*, pag. 17.)

(5) *Physiologie.— Fonctions du système nerveux. — Leçons sur les phénomènes physiques de la vie.* Ce dernier ouvrage, en deux volumes, est tout entier consacré à démontrer l'influence des agents du monde extérieur sur les actes et phénomènes organiques.

(6) Recherches consignées, soit dans des traités généraux, soit dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences.* Ces travaux ont spécialement trait aux phénomènes chimico-physiques des fonctions digestive, respiratoire, assimilatrice ou circulatoire.

(7) Qui a lu à l'Institut des travaux fort remarquables sur les modifications chimiques que produisent différents aliments dans la chymification, chylification, et l'absorption. Il a publié récemment un formulaire où il est aussi très-longuement question des changements que subissent les agents thérapeutiques et de ceux qu'ils impriment à l'organisme.

(8) Expériences sur l'intervention du fluide électrique dans la contraction musculaire et quelques autres fonctions. (Comptes rendus de l'Académie des ciences. Paris, 1836.)

de contribuer à faire cesser l'espèce d'anarchie qui règne dans le camp homœopathique au sujet des hautes dilutions. — En réduisant à des termes scientifiques la valeur de ces manipulations, en perfectionnant la main-d'œuvre, et en fournissant le moyen d'avoir des produits constamment uniformes, régulièrement gradués dans leur degré d'activité, comme aussi dans leurs effets pathogéniques, nous croyons avoir rendu quelques services à l'homœopathie. Les expériences que nous avons provoquées avec nos médicaments triturés font voir ce que peut une bonne manipulation, en montrant que nos triturations de 1 à 15 peuvent remplacer les dilutions de 1 à 10,000, et que, passé notre 15e trituration, l'on obtient rarement un effet aggravant ou perturbateur. Elles apprennent, en outre (ces expériences), que, dans quelques cas, les basses triturations de la 1e à la 9e, par exemple, ont infiniment plus d'énergie que les dilutions, quel que soit leur degré, et que les triturations subséquentes ne sont plus que des *atténuations,* dans le sens propre du mot.

Notre but, nous le répétons, tend à faire cesser les discussions au sujet des 100es à 10,000es dilutions, et à introduire autant que possible la régularité et l'uniformité dans les médicaments ; heureux si nos faibles efforts aboutisssent à rétablir l'harmonie au profit de la science et de l'humanité !

Paris, 31 mars 1847.

INFLUENCE PHYSIOLOGIQUE, PATHOLOGIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

DES AGENTS IMPONDÉRABLES.

Il n'est rien de plus difficile que de pénétrer la nature, de lui surprendre les secrets des lois qui règlent le jeu de ses phénomènes. — En vertu de quelles conditions, par quel mécanisme s'opèrent ces changements moléculaires des solides et des liquides, qui constituent la maladie?

L'on invoque toutes sortes de causes : le froid, le chaud, l'humidité, les excès, les miasmes, les virus, etc., etc. — L'influence de ces causes est incontestable; mais de quelle manière agissent-elles sur l'économie? par quel mécanisme produisent-elles leurs résultats?

Ce ne sont évidemment ni l'humidité, ni le froid, ni le chaud, qui réalisent de toutes pièces les altérations pathologiques. Leur influence ne peut s'exercer que sur les puissances ou agents qui président au jeu régulier des organes, à la fonctionnalité normale. C'est en portant le trouble dans l'action de ces puissances qu'ils déterminent secondairement les altérations morbides. Ils n'agissent donc que comme causes éloignées, ne réalisant leurs effets que par l'intermédiaire des puissances dont nous venons de parler, et qui sont, en définitive, la cause essentielle, prochaine, de la maladie.

La nature de ces agents n'a pas été bien déterminée jusqu'à ce jour; quoique beaucoup d'esprits les aient entrevus, ils n'ont

pas encore acquis droit de domicile dans la science. On les a néanmoins signalés dans quelques écrits et désignés sous le nom de *phlox*, d'*agents imperceptibles*, d'*esprits animaux*, etc.; mais personne encore n'a cherché à en donner les véritables caractères. — Quelle que soit d'ailleurs la nature de ces agents, quel que soit le nom qu'on leur voudra donner, toujours est-il que c'est sous leur influcnce et par leur intermédiaire que s'exécutent les fonctions, tant à l'état normal qu'à l'état pathologique. Ils président aussi bien à la sensibilité qu'à l'irritabilité, ces deux propriétés fondamentales, caractéristiques des corps vivants. Toutes les fonctions de l'économie, les mouvements, les sécrétions et excrétions, les absorptions, la digestion, la nutrition, la respiration, la circulation, les phénomènes sensoriaux; tout enfin, tout ce qui témoigne de la vie dans l'organisme, s'accomplit sous l'influence et avec le concours d'agents impondérables, et, à cet égard, nous pouvons ajouter que, matériellement parlant, les corps organisés et vivants sont assujettis aux mêmes influences que la matière inerte (1).

(1) Nous ne préjugeons rien ici de l'essenee même de la vie, et moins encore de la nature de l'homme et de sa destinée ultérieure. Dans un travail purement physiologique et médieal, nous ne pouvons ni ne voulons empiéter sur le domaine de la métaphysique. Notre rôle est de nous en tenir à l'examen des agents matériels présidant aux manifestations matérielles de la vie. Or, quelle que soit l'idée qu'on se forme de la vie, elle sera toujours inséparable de ees aetes matériels, des forces qui les régissent et des instruments qui les exécutent; actes, forees et instruments qui sont seuls du ressort de la médecine.

Cette note servira de réponse péremptoire aux prineipales objections que l'on pourrait nous faire. Elle exprime clairement les limites que nous nous sommes traeées, en montrant que notre prétention n'a été que de constater des phénomènes d'un ordre secondaire. On pourrait nous accuser d'assimiler l'homme et les êtres vivants en général avee la matière inorganique. Mais dans aucune partie de notre travail nous n'avons nié l'influence vitale. Quand nous disons que, *matériellement parlant*, les corps vivants sont assujettis aux mêmes influences que la matière, avons-nous voulu avancer autre chose que ee que tout le monde sait? La logique la plus élémentaire eomme la plus rigoureuse nous foree d'admettre que les corps, pour être vivants, n'en offrent pas moins les propriétés générales de la matière: étendue, impénétrabilité, porosité, divisibilité, pesanteur, attraetion; qu'ils sont soumis, *en tant que matière*, aux

L'étude des sciences physiques et naturelles, et surtout celle de l'anatomie et de la physiologie, nous ont, de plus en plus, convaincu de cette vérité, à savoir : que la nature, si féconde en résultats de toutes sortes, arrive constamment à son but avec une simplicité merveilleuse, en n'employant qu'un très-petit nombre d'agents, et que presque toujours le même agent effectue les résultats les plus divers : l'homme, *en tant que matière*, est soumis aux forces qui régissent la matière. Les fonctions de l'organisme, n'étant que des actes matériels, ne peuvent s'exécuter qu'avec des agents matériels.

Le plus important de ces agents, celui dont la présence se manifeste dans toutes les actions et réactions de la matière, qu'elle soit organique ou inorganique, morte ou vivante, est le *fluide électrique*, avec ses différentes modifications (galvanique, électro-magnétique, magnétique, nerveux, etc., etc.). C'est lui qui attirera ici spécialement notre attention.

L'on sait que toutes les actions et réactions de la matière, les combinaisons ou décompositions chimiques, le simple déplacement des corps, le frottement, la percussion, le contact même de deux corps ou hétérogènes ou seulement d'une température différente, développent de l'*électricité*.

L'on sait, d'un autre côté, que la vie, chez les êtres organisés, n'est, en définitive, qu'une suite d'actions et de réactions, de compositions et de décompositions; or, toute action et réaction, dans le monde inorganique, s'opérant sous l'influence et avec le concours de l'électricité, on peut, *à priori*,

influences qui réagissent sur la matière brute; qu'en conséquence ils sont diversement influencés et modifiés par les impondérables : calorique, lumière, électricité, ainsi que par les agents chimiques.

Nous savons très-bien qu'il y a dans les corps vivants quelque chose de plus que des propriétés physiques ou chimiques; ce quelque chose est *la vie*, que nous n'avons pas cherché à scruter dans son essence. Nous savons, en outre, que les corps privés de vie sont autrement influencés par les agents extérieurs que les corps vivants; mais ce que nous savons encore, et ce dont nous espérons fournir la preuve, c'est que la vie ne fait que modifier l'influence de ces agents physico-chimiques, qu'elle convertit leur action destructive en action réparatrice ou conservatrice; en un mot, qu'elle exerce tous ses actes par leur intermédiaire.

conclure que le même agent préside également aux actions et réactions de la *matière vivante* (1).

C'est en effet ce qui a lieu : on sait l'immense quantité de fluide électrique dégagée par le seul fait de la végétation : on sait aussi qu'il s'en dégage continuellement des corps animaux, par suite de la respiration, des mouvements, etc.

Les expériences de MM. Breschet et Becquerel ont démontré le dégagement du fluide électrique lors de la contraction musculaire et de l'accomplissement de quelques autres fonctions ; d'autres expériences établissent que certaines fonctions organiques, abolies par suite de la section des nerfs qui y président, peuvent être rétablies au moyen d'un courant électrique : c'est ainsi, par exemple, qu'on a vu les mouvements de l'estomac et la sécrétion du suc gastrique arrêtés par suite de la division des nerfs vagues, reparaître aussitôt après qu'un courant galvanique fut établi entre les bouts divisés de ces nerfs. — L'on sait encore que, chez les suppliciés, chez les animaux récemment tués, sur les membres amputés, etc., on peut reproduire, pendant un certain temps, tous les mouvements à l'aide du galvanisme.

Ces expériences, et d'autres analogues, fournissent la preuve incontestable que l'agent ou les agents à l'aide desquels l'organisme vivant exécute ses fonctions sont de nature électrique, ou, en d'autres termes, que le fluide nerveux, ce principe si important, sous l'influence duquel s'accomplissent les manifestations matérielles de la vie, n'est qu'une modification de l'électricité : nous disons *modification de l'électricité*, parce qu'en effet il n'a pas toutes les propriétés physiques des fluides électriques développées soit par frottement ou par contact de deux métaux (quoique ces différents fluides offrent entre eux une grande analogie, et qu'ils puissent se suppléer jusqu'à un certain point). C'est ce qui ressort des expériences ci-dessus relatées, et ce qui ressortira également des faits que nous comptons établir dans le cours de ce travail.

(1) Partout où la vie existe, elle se manifeste par des actes matériels; et partout où nous examinons ces actes, nous constatons la présence, l'intervention de quelque agent électrique.

Les physiciens décrivent aujourd'hui quatre variétés principales du fluide électrique, reconnaissables par des propriétés distinctes. Ce sont :

1° L'électricité développée par frottement ;

2° Le galvanisme, développé par le contact de deux métaux ;

3° L'électro-magnétisme ;

4° Le magnétisme minéral.

Dans le monde organique nous avons :

1° Le fluide nerveux, reconnaissable à sa conductibilité spéciale, limitée aux cordons nerveux ; à son mode de production, qui a lieu dans des conditions différentes de celles où se produisent les fluides ci-dessus indiqués ;

2° Le fluide de la torpille ou autres poissons électriques, se développant dans des conditions qui paraissent analogues à celles où se produit le fluide nerveux ordinaire, mais se manifestant par des propriétés différentes, et qui offrent la plus grande analogie avec celle de l'électricité *dissimulée* (bouteille de Leyde) ;

3° Les phénomènes du magnétisme animal, dont on est forcé de reconnaître la réalité, malgré l'opposition qu'ils rencontrent et le rang élevé de ses adversaires, et surtout malgré les jongleries de ceux qui les exploitent : ces phénomènes, disons-nous, trouveront une solution scientifique dès qu'on aura reconnu l'existence des fluides impondérables dans l'économie animale, et leur coopération et présence à toutes les manifestations de la vie. Dès lors, en effet, il ne répugnera plus à l'esprit d'admettre une variété de ces fluides pouvant acquérir la faculté d'*agir à distance quand elle est portée à un certain degré de tension*.

Il existe encore dans la nature un certain nombre de phénomènes inexplicables autrement que par l'admission de fluides impondérables agissant à distance : nous voulons parler des antipathies, des sympathies, du regard fascinateur, etc. ; nous ne les rappelons que pour mémoire, n'ayant pas de documents suffisants à l'appui de notre assertion.

Nous avons donc trois variétés ou nuances d'électricité

animale ; on en distinguera sans doute encore d'autres. Il est présumable que le fluidc dit *nerveux* n'est pas identique partout ; les phénomènes sensoriaux, ceux des mouvements, ceux d'assimilation et ceux des différentcs sécrétions, si variables dans leurs résultats, s'opèrent très-probablement sous l'influence de variétés spéciales des agents inpondérables. C'est du moins ce qu'il est permis d'inférer de la grande variété de produits ou résultats de tous ces actes, réalisés avec des matériaux identiques, mais à l'aide d'instruments dissemblables.

Nous n'avons pas d'ailleurs la prétention de démontrer expérimentalement et de décrire les caractères de toutes les variétés du principe nerveux : nos moyens n'y suffiraient point. Nous laissons ce soin et l'honneur de la démonstration à plus compétent que nous. Contentons-nous d'avoir mis sur la voie et d'avoir montré la nécessité de leur existence.

L'idée de rattacher les phénomènes de l'organisme à l'intervention du fluide électrique germe depuis longtemps dans les esprits. C'est surtout aux observations de Galvani et aux travaux de Volta que la science est redevable des tentatives faites dans cette direction. — La contraction musculaire paraît d'abord avoir éveillé l'attention.

« L'électricité, disent MM. Richerand et Bérard (1), a été considérée par un grand nombre de physiologistes comme étant essentielle à la contraction. »

« C'est déjà ce qui est exprimé dans la théorie de Girtanner. La découverte du galvanisme a surtout mis cette opinion en faveur. »

« Les expériences récentes (1823) de MM. Prévost et Dumas apprennent qu'au moment où l'influx nerveux détermine une contraction musculaire, chaque fibre de muscle se fléchit en *zigzag*. A chaque point de flexion répond un filament nerveux, dont la direction est perpendiculaire à celle de la fibre musculaire, qu'il embrasse par une anse ; car, après avoir coupé à angle droit la direction des fibres musculaires, les filets des nerfs reviennent sur eux-mêmes et rejoignent la

(1) Nouveaux Éléments de physiologie, 10e édition, tome III, page 28.

branche qui les a produits. Cela posé, le phénomène de la contraction musculaire a lieu par l'influence d'un *double courant électrique* en sens parallèle, dont les nerfs sont les conducteurs. A la faveur de ce double courant des attractions et des répulsions alternatives, toutes les fibres musculaires sont pliées en *zigzag*. Il y a raccourcissement sans que le volume du muscle augmente, au moins d'une manière appréciable.

« Pour étudier ces phénomènes, MM. Prévost et Dumas placent sous le microscope un muscle assez mince pour conserver sa transparence. »

M. Dutrochet a aussi voulu expliquer le mécanisme de la contraction musculaire par l'influence de l'electricité : il admet d'abord que *l'action électrique peut à elle seule créer des fibres musculaires...*

Il ajoute que « si on fait une émulsion avec du jaune d'œuf et qu'on dirige au travers un courant électrique, on voit se former deux ondes électrisées en sens inverse dans le liquide; que ces ondes marchent à la rencontre l'une de l'autre; que l'une est alcaline et l'autre acide; que, quand elles se sont rencontrées, il se produit dans toute leur étendue une ligne de *fibrine, qui est une fibre charnue, susceptible de se contracter*, qui ne diffère de celles des muscles que par sa couleur, et qui serait identique à la fibre musculaire si, au lieu de jaune d'œuf, on avait employé du sang à sa fabrication. *Cette fibre charnue forme des flexuosités* comme celles décrites par MM. Prévost et Dumas. »

Ces faits, observés par des autorités scientifiques du premier ordre, parlent assez haut pour pouvoir se passer de commentaires. Nous voyons, d'une part, le mécanisme de la contractilité clairement exposé, et l'analogie entre les organes contractiles et les appareils électro-magnétiques parfaitement établie : analogie dans la disposition des appareils et analogie dans les résultats.

D'un autre côté, nous voyons que l'électricité, même *inorganique*, a le pouvoir de transformer l'albumine en fibrine, et de communiquer à cette dernière la faculté de se contracter! *C'est presque la vie.*

A côté de ces faits de l'ordre physiologique, nous croyons pouvoir en ranger quelques autres de l'ordre pathologique et thérapeutique, bien propres à faire voir l'influence pathogénique des impondérables, et la propriété électrogène des médicaments.

Nous ne rappellerons ici que pour mémoire les phénomènes électriques extraordinaires présentés, dit-on, par certains individus, tels que les deux jeunes filles de Smyrne qui s'envoyaient des étincelles à distance, les deux époux russes qui offraient un phénomène analogue, la jeune Angélique Cottin, qui est venue récemment échouer devant l'Académie royale des sciences, et quelques autres faits semblables. Ces faits, quoique possibles, nous dirons même probables, ne sont pas entourés de garanties suffisantes de véracité pour entraîner la conviction et pouvoir être présentés comme preuves à l'appui de nos assertions.

Mais il y a d'autres faits plus fréquents, et qui, pour être moins saillants et moins extraordinaires, n'en sont pas moins probants. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes, d'une assez bonne santé d'ailleurs, mais portant le germe d'une affection rhumatismale. Ces personnes sont très-impressionnables par les vicissitudes atmosphériques : le moindre changement de temps, et surtout l'approche des orages, les mettent dans un grand malaise ; les transpirations supprimées, les fatigues, les veilles prolongées, etc., ont le même résultat. La peau devient sèche et chaude ; les sécrétions muqueuses, urinaire, etc., se trouvent également entravées. L'haleine devient brûlante ; il y a accélération du pouls, avec un état de spasme général du système artériel, analogue à celui de la chlorose, se manifestant par des bourdonnements d'oreilles, arrivant quelquefois au point de produire dans certaines artères un vrai *bruit de diable*. Ces phémonènes atteignent leur apogée le soir, avant de s'endormir, quand le corps est échauffé par la chaleur du lit. Souvent alors, un organe quelconque, le cœur, l'estomac, un œil, une articulation, ou toute autre partie, devient le siége d'une sensation de douleur, de pesanteur, et le malaise augmente au point de devenir quel-

quefois intolérable. Enfin surviennent des picotements assez vifs, mais instantanés, sur différents points de la peau ; puis tout d'un coup une *secousse électrique*, ayant la plus grande analogie avec celle que donne une bouteille de Leyde, se fait sentir, soit dans le point douloureux, soit surtout dans la région pharyngée. Il y a tressaillement involontaire de tous les muscles du corps, mais surtout prononcé dans la région où la secousse a lieu. Aussitôt, à la douleur, au malaise général, à la sécheresse de la peau et des muqueuses et au spasme vasculaire, succèdent un sentiment de bien-être indicible, une douce moiteur de toute la surface cutanée, avec détente universelle. La sécrétion urinaire reparaît aussitôt, et fait éprouver ses résultats avec une étonnante rapidité. Les sécrétions muqueuses reviennent tout aussi rapidement.

Cet ensemble de phénomènes, que l'on a maintes fois observé, est bien propre à mettre sur la voie de l'agent qui y préside. Voici, selon nous, la manière de s'en rendre compte :

Il est positif, les expériences physiologiques et l'observation directe le prouvent, que les actes vitaux s'exécutent sous l'influence de *courants* ou *circuits d'agents impondérables*, circuits composés de deux fluides, *négatif* et *positif* : l'un, *central*, rayonnant du centre nerveux à l'organe ; l'autre, *périphérique*, développé dans l'organe, et venant se combiner avec le fluide central. Le développement de ces fluides et leur combinaison sont indispensables à l'exécution fonctionnelle, et, en conséquence, à l'entretien de la santé et même de la vie.

Le fluide central et le fluide périphérique produisent, en se combinant, tous ces changements moléculaires des solides et des liquides qui constituent l'ensemble des actes vitaux. C'est grâce à leur développement et combinaison successifs que le sang artériel subit la modification en vertu de laquelle il dépose dans les organes les principes destinés à leur nutrition ; que dans certaines glandes il se dépouille des principes excrémentitiels, c'est-à-dire devenus inutiles, et destinés à être rejetés au dehors ; que dans d'autres glandes il dépose des principes appelés récrémentitiels, qui, tels que la salive, le suc pancréatique, la bile, la liqueur séminale, etc., etc., sont

dévolus à certaines fonctions. C'est encore en vertu des mêmes forces que s'opère la résorption, dans les organes, des particules devenues impropres à leurs usages.

Les deux propriétés fondamentales des corps animaux, la *sensibilité* et l'*irritabilité*, propriétés en vertu desquelles ils sentent et se meuvent, sont sous l'influence exclusive des agents impondérables.

Or, dans le cas détaillé ci-dessus, les causes morbifiques, soit par impression directe sur les tissus, soit autrement, agissent en interposant une barrière ou *isoloir* entre le fluide central et le fluide périphérique. Cette interruption du courant donne lieu : 1° à la suppression de la fonction et aux inconvénients que cette suppression entraîne ; 2° à une accumulation des fluides *positif* et *négatif* sur les deux côtés de cet *isoloir*, absolument comme cela se passe dans la bouteille de Leyde, jusqu'à ce qu'enfin ces fluides arrivent à une tension assez forte pour rompre cette barrière anormale et rétablir l'harmonie, c'est-à-dire *l'équilibre électrique* indispensable à la fonctionnalité normale (1).

Quels sont, dans l'organisme, les sources ou agents producteurs de l'électricité ?

Ici, nous ne pouvons former que des conjectures, mais qui acquièrent un haut degré de vraisemblance par l'examen attentif des faits et leur comparaison avec les faits analogues dans le monde inorganique.

Que se passe-t-il en effet dans l'intérieur de nos organes ? comment sont-ils composés, agencés, vivifiés ? — Partout nous observons une première série de phénomènes identiques, mais qui se passent au milieu d'éléments dissemblables, c'est-à-dire, l'abord du sang artériel dans les tissus, et sa mise en contact avec la matière nerveuse et une gangue organique variable, ici glanduleuse, là musculaire, ailleurs d'une autre

(1) Nous ne donnons que pour ce qu'il vaut, cet essai d'explication hasardé à l'occasion des phénomènes pathologiques dont nous venons d'esquisser l'histoire. Qu'on ne l'envisage pas comme une théorie générale de pathogénésie.

nature. La juxtaposition de la matière nerveuse à cette gangue forme une sorte de pile galvanique, alimentée par le sang artériel, qui joue ici le rôle de l'eau acidulée dans les appareils voltaïques ordinaires. Quant à la nature de la pile, elle varie suivant la composition élémentaire du tissu organique ou son mode de disposition. Ces différences dans la composition de l'appareil entraînent de toute nécessité une différence dans les produits : de là résulte une seconde série de phénomènes, variables à l'infini. — C'est ainsi, par exemple, que le rein doit son affinité pour les principes urineux du sang à sa composition organique particulière, qui en fait une pile distincte, développant un fluide spécial, lequel fluide a la faculté d'attirer les éléments de l'urine, à l'exclusion des autres principes du sang. C'est à une composition élémentaire autre que les glandes salivaires doivent leur affinité pour d'autres principes du sang, et qu'elles en séparent la salive; que les follicules muqueux en séparent du mucus; les follicules sébacés, une matière onctueuse, etc.

Il en est de même des phénomènes de la nutrition organique. Les différents tissus de l'organisme offrent, en vertu de leur composition élémentaire spéciale, une affinité plus particulière pour certains principes du sang, qui s'y déposent de préférence : c'est ainsi que les muscles s'assimilent plus spécialement la fibrine, que le périoste attire les sels de chaux, (*phosphate*, *carbonate*), que l'albumine et le phosphore se déposent principalement dans le tissu nerveux, etc., etc.

Tous ces phénomènes de sécrétion et de nutrition organique ne sont que des actes chimiques de composition et de décomposition, qui ne diffèrent pas essentiellement de ceux observés tous les jours dans les laboratoires de chimie. — En effet, d'une part, le sang artériel se dépouille, en passant, des principes destinés soit à la nutrition des organes, soit à fournir les produits des différentes sécrétions : ainsi dépouillé, il change de couleur et de composition, et se transforme en sang veineux.

D'autre part, les tissus eux-mêmes éprouvent des modifications, en abandonnant une partie de leurs éléments constitu-

tifs, et se régénérant au moyen d'autres éléments, fournis par le sang artériel. — Ce sont là bien certainement des phénomènes chimiques, dont on reproduit même à volonté un certain nombre dans nos laboratoires.

La *thérapeutique* fournit de son côté un grand nombre de faits propres à montrer le pouvoir électrogène des médicaments. Qui ne connaît l'action remarquable de la noix vomique, de la fève de Saint-Ignace, de l'aconit, du café, du thé, de l'alcool, etc...? Qui ne sait que l'action primitive de ces substances consiste à exciter des contractions involontaires, générales ou partielles? Ces contractions, surtout celles qui résultent d'une ingestion de noix vomique, en quoi diffèrent-elles des secousses produites par le fluide électrique?

Mais on remarquera aussi que chacune de ces substances produit des phénomènes différents, et que son action s'exerce plus spécialement sur certains organes. — D'autres, sans produire des secousses, semblent exercer plus spécialement leur action sur les fonctions nutritives, les sécrétions, les absorptions, etc. — Toutes les substances désignées, dans l'ancienne médecine, sous les noms d'*excitants*, de *stimulants*, etc., ont en effet la propriété de stimuler le développement des impondérables dans l'organisme.

Par opposition, il en est d'autres, telles que les *émollients*, les *narcotiques*, les *altérants*, qui ont la propriété d'entraver le développement des mêmes agents.

Nous ne parlons ici que des médicaments ingérés à fortes doses et préparés au point de vue de la médecine allopathique ; car on sait, et nous y reviendrons, que le mode de préparation indiqué par Hahnemann, et perfectionné surtout au moyen du *dynamisateur*, développe singulièrement leur action dynamique. C'est au point que des substances considérées comme inertes, telles que le carbonate de chaux, le lycopode, le charbon végétal, etc., peuvent acquérir par la dynamisation une grande énergie.

En administrant à doses homœopathiques les médicaments dynamisés, on n'a certes pas la prétention d'en obtenir une action chimique ou mécanique ; car toute trace matérielle du

médicament a disparu dès les premières atténuations. C'est donc à d'autres propriétés que ces substances doivent leur action, et ces propriétés sont dues à des *principes impondérables*, développés, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, par un mode particulier de préparation. Tout médicament recèle donc un principe spécifique, désigné en homœopathie sous le nom d'*esprit* ou de *miasme*, et qui n'est autre chose qu'un *impondérable* ayant la propriété d'*activer*, *ralentir* ou *pervertir*, dans l'organisme, le développement des fluides qui président aux actes physiologiques.

Nous avons montré, au commencement de ce chapitre, l'importance fonctionnelle des fluides impondérables, leur mode d'action et de développement, et avons cité, à l'appui de nos assertions, des expériences physiologiques et des faits pathologiques et thérapeutiques. A l'occasion d'un fait pathologique, nous avons surtout insisté sur le mécanisme des causes pathogéniques; agissant en entravant la circulation des fluides impondérables, par l'interposition d'une espèce d'*isoloir* qui empêche la combinaison des fluides *central* et *périphérique*. (Voyez page 20.) Nous avons fait voir, dans la même observation, toute la série d'accidents qui résultent de cet obstacle à la circulation électrique, et avons montré comment, par leur accumulation sur les côtés de l'*isoloir* pathologique, les fluides finissaient ordinairement par acquérir une tension assez forte pour rompre cette barrière. Enfin, nous avons vu qu'aussitôt après le rétablissement de l'*équilibre électrique* les choses rentraient dans l'état normal.

Bien que ce fait ne représente qu'un des côtés de la question, il n'en est pas moins propre à jeter une grande lumière sur la thérapeutique homœopathique, et voici comment :

Il s'en faut que les différents individus présentent tous et toujours le même degré de réaction contre les causes pathogéniques ; il s'en faut que ces causes agissent toujours avec la même intensité : en cas de réaction insuffisante, les troubles fonctionnels amènent les maladies organiques.

« Pour ma part, nous dit un médecin de nos amis, j'ai eu

« déjà plusieurs occasions d'en acquérir la preuve : une en-
« docardite légère, un torticolis rhumatismal, un lumbago,
« plusieurs bronchites, deux ou trois ophthalmies, sont sur-
« venus à la suite des mêmes phénomènes que j'avais si
« fréquemment observés, mais à la suite desquels aucune
« *secousse électrique* n'avait eu lieu; » c'est-à-dire que l'organisme n'avait pas suffisamment réagi, et que l'*équilibre électrique* n'avait pas été rétabli.

Qu'eût-il fallu pour parer à ces accidents? Aider la nature. — Et comment l'aider? — En administrant une substance capable d'activer le développement des fluides physiologiques, de les accumuler au point de leur faire rompre l'obstacle qui s'opposait à leur circulation (1).

L'action des médicaments homœopathiques consiste donc uniquement à provoquer les réactions de l'organisme, en agissant dans le même sens que les causes pathogéniques.

DE LA DYNAMISATION.

L'on désigne sous ce nom le mode de préparation usité pour les médicaments homœopathiques. La dynamisation a pour but et pour résultat, soit d'*activer* les propriétés inhérentes à certaines substances, soit de *développer* des proprié-

(1) Il existe à la vérité d'autres causes de maladies, ou, pour mieux dire, il y a des cas où elles se produisent par un mécanisme différent. Ainsi la *sécrétion* même des fluides impondérables peut pécher par excès ou par *défaut* du fluide central ou du fluide périphérique. Dans les deux cas, la médication devra toujours être *homœopathique*, c'est-à-dire, consister à donner des substances propres, soit à développer des fluides analogues à ceux qui se produisent en excès, soit à faire naître des fluides opposés (fluides propres à les neutraliser) à ceux dont le développement est insuffisant.

Quant à savoir quelles sont les substances qui conviennent à ces différents cas, le génie de Hahnemann nous en a légué la formule générale, et l'expérience en a fait connaître les applications.

tés inconnues ou *latentes* dans des substances inertes ou à peu près à l'état naturel, soit enfin de *modifier* l'action spécifique d'autres substances offrant à l'état naturel des propriétés différentes de celles que cette opération y développe.

La dynamisation peut encore être regardée comme une opération à l'aide de laquelle on développe dans les médicaments un *fluide impondérable, d'une nature particulière pour chaque médicament, auquel fluide ces substances doivent en définitive leurs propriétés dynamiques.*

L'action des médicaments *dynamisés* est due, selon nous, à un principe *sui generis*, analogue aux fluides électro-magnétiques; ce principe, variable pour chaque substance et développé par la dynamisation, persiste après la plus extrême atténuation du médicament, alors que les réactifs les plus subtils ne découvrent plus aucun vestige de ce dernier. Il communique aux véhicules inertes la propriété thérapeutique du médicament. C'est ce principe qui est désigné par quelques auteurs sous le nom d'*aura electrica*. Son existence ne saurait être aujourd'hui révoquée en doute, l'observation de tous les jours est là pour la prouver. De même qu'il n'y a point d'effet sans cause, de même les doses homœopathiques ne sauraient exercer la moindre influence, vu qu'elles ne renferment plus aucune trace matérielle du médicament à une atténuation élevée. Or, leur influence est incontestable. Il faut donc, ou admettre un effet sans cause, ce qui serait absurde, ou se ranger à la seule opinion logique, c'est-à-dire, reconnaître l'existence d'*agents impondérables* développés par la *dynamisation*.

Cette hypothèse est d'ailleurs conforme aux lois de la physique (la dynamisation, qui ne peut avoir lieu sans frottement, est essentiellement propre à développer ces fluides). Tous les corps de la nature doivent nécessairement contenir un principe impondérable, différent dans chaque corps, principe auquel il doit les propriétés qui le distinguent des autres corps, et, partant, la manière spéciale dont il affecte l'organisme. — C'est dans les substances dites médicamenteuses ou toxiques que ces principes ont l'action la plus

marquée sur l'économie. Dans ces substances, ils ne paraissent que médiocrement combinés, en sorte que, sans dynamisation, elles jouissent déjà d'une assez grande énergie d'action. Cependant les opérations homœopathiques augmentent singulièrement leur activité; c'est-à-dire qu'au moyen de ces pratiques on dégage le fluide actif en totalité de ses combinaisons.

Dans d'autres substances le principe impondérable est combiné d'une façon telle qu'il ne se manifeste nullement à l'état naturel, et qu'il ne se développe qu'à l'aide de la dynamisation. — Enfin d'autres corps offrent à l'état naturel certaines propriétés qui disparaissent après la dynamisation, et qui sont remplacées par des propriétés toutes différentes.

On emploie en homœopathie des substances qui, à l'état primitif, sont ou dépourvues d'activité, ou n'ont qu'une action purement chimique ou mécanique. Ainsi, telle substance que l'on ingérerait impunément par onces, peut acquérir, au moyen de la dynamisation, une action très-intense à une dose infinitésimale. Ce n'est pas tout, la dynamisation, non-seulement réveille et active les propriétés inhérentes à certains médicaments, mais en développe de tout à fait inconnues dans des substances qui ont passé jusqu'ici pour complétement inertes, ou révèle des vertus inconnues dans d'autres substances qui passaient pour avoir des propriétés tout opposées.

C'est ainsi que le charbon végétal, par exemple, est depuis longtemps employé comme désinfectant et décolorant; la même substance *dynamisée* devient, à dose infinitésimale, un excellent diaphorétique; le carbonate de chaux, employé tout au plus comme dessiccatif ou comme anti-acide (action mécanique ou chimique), acquiert, par la dynamisation, des propriétés éminemment antipsoriques, etc., etc.

Que conclure de ces faits et d'autres semblables, sinon que le principe *impondérable* auquel ces dernières substances doivent leur vertu dynamique, y adhère plus fortement que dans d'autres médicaments, qu'il s'y trouve combiné à *l'état*

latent, et que la dynamisation a pour effet de dégager ce principe de ses combinaisons?

Quel est le point où, pour la plupart des substances, la dynamisation est arrivée à son apogée, ou, en d'autres termes, où l'activité du médicament est arrivée à sa plus grande puissance?

Cette question est, sans contredit, une des plus subtiles et des plus délicates de ce travail; elle a préoccupé dans ces derniers temps le monde homœopathique, et a donné lieu aux discussions les plus vives.

Hahnemann employait de préférence les dilutions comprises entre la 1re et la 30me; on dit qu'il est allé quelquefois jusqu'à la 60e, et un passage de l'*Organon* semble indiquer qu'il employait les hautes dilutions (1). Cependant toutes ses expérimentations sur l'homme sain et toutes ses observations pathologiques, toute sa pathogénésie, en un mot, ont été faites avec les trente premières dilutions. Si donc il s'est quelquefois servi d'atténuations plus élevées, ce n'a été qu'exceptionnellement. Personne ne contestera le sens pratique ni la grande sagacité du novateur. S'il s'en est tenu aux trente premières, c'est qu'il avait sans doute ses motifs. Ce n'était pas certes la peur des critiques (ses chiffres étaient assez fabuleux déjà aux yeux des allopathes); c'était sans doute l'expérience, ce guide sûr en toute chose, qui lui a montré l'inutilité d'aller au delà.

Bon nombre de ses disciples n'ont pas cru devoir s'arrêter aux limites tracées par le grand maître. Leurs dilutions se sont élevées successivement de 60 à 100, 1000, et même à 10,000. Nous verrons plus loin ce qu'on peut penser de ces formidables atténuations. Elles ne sont pas d'ailleurs généralement admises, et bon nombre de praticiens les regardent comme dérisoires et comme propres à déconsidérer l'homœopathie.

Sans partager à tous égards l'opinion exclusive de ces derniers, nous n'en considérons pas moins cette divergence

(1) Ce passage ne se trouve que dans la troisième édition, et paraît être étranger au père de l'homœopathie.

d'opinions comme fâcheuse, et comme devant nuire à l'homœopathie en révélant un côté faible.

Quoi qu'il en soit, ces hautes dilutions se trouvent prônées par des célébrités homœopathiques, MM. les docteurs Gross et Stapf, qui disent avoir remarqué une action plus incisive, plus énergique, et avoir obtenu des résultats plus prompts avec les 2000es. (*Archiv.*, vol. XXI, cah. III, p. 46.)

Malheureusement il paraît qu'un peu d'industrialisme pharmaceutique s'est associé à toutes ces merveilles. En effet, ces messieurs affirment qu'un seul pharmacien au monde, M. Jennichen, est *possesseur de ce grand mystère de la nature* pour la préparation des 2000es et autres, et que toutes les hautes dilutions sorties d'autres officines sont à rejeter, n'ayant aucun effet curatif.

Frappé comme tout le monde de ce verdict d'impuissance prononcé par de célèbres praticiens, nous voulûmes examiner et analyser ce *grand mystère*, et voici nos conclusions :

Il est impossible de préparer 150 médicaments à la 2000e en moins de deux ans; il faut trois heures sans interruption pour arriver à la 200e; ce travail est d'ailleurs excessivement pénible et fatigant, et il faut avoir une grande énergie physique et morale pour entreprendre le même jour une seconde préparation d'une 200e. Tout homœopathe qui a préparé des 200es sera de notre avis.

Or, M. Jennichen a su profiter d'une notice que Hahnemann a insérée dans son *Organon* (3e édition, § 270, page 262) ainsi conçue : *J'ai dissous un grain de natron dans une demi-once d'eau mêlée avec un peu d'alcool, et pendant une demi-heure j'ai secoué sans interruption le flacon rempli aux deux tiers, qui contenait la liqueur ; j'ai trouvé ensuite que celle-ci égalait la trentième dilution en énergie.*

M. Jennichen a donc naturellement tiré cette conclusion : comme les dilutions poussées à l'extrême n'agissent pas, préparons-les selon l'assentiment de Hahnemann, et elles auront une différence marquée sur les préparations usitées jusqu'à ce jour. Ainsi je fais secouer mon médicament pendant une demi-heure, et j'aurai ma 30e; je prends dans les proportions

données une goutte de ma préparation, je fais secouer encore une demi-heure avec d'autre eau alcoolisée : me voilà à ma 60e, et ainsi de suite.

N'oublions pas qu'il n'y a rien de plus facile que de mettre 50 bouteilles à la fois dans une caisse, adapter à cette caisse un long bâton, et les faire secouer pendant une demi-heure, sur une traverse, par le premier ouvrier venu, de manière qu'en moins d'un mois de temps on aura au complet les 150 médicaments de M. Jennichen.

En suivant le calcul que nous avons établi, on trouvera que la 300e dilution de Jennichen équivaut à la 10e faite par les procédés connus, sa 600e à la 20e, sa 1000e à la 30e, et sa 2000e enfin à la 60e.

Voilà sur quoi nous prétendons que repose cette mystérieuse manière de préparer homœopathiquement. Si l'on a cru y reconnaître une action miraculeuse, c'est qu'un peu d'illusion n'a pas été, sans doute, étrangère à la conviction nouvelle, et qu'on avait peut-être perdu le souvenir des succès antérieurs.

Il est néanmoins essentiel que nous entrions dans quelques détails sur les dilutions en général.

Que se passe-t-il pendant la préparation des médicaments homœopathiques faits d'après les procédés ordinaires?

Les auteurs qui ont écrit sur ce sujet supposent que la préparation homœopathique développe dans les médicaments un miasme, une infection ou un esprit médicamenteux particulier à chaque substance, qui se communique d'une dilution à une dilution plus élevée (en mêlant une goutte d'une dilution plus basse à 100 gouttes d'alcool).

Soit, admettons cela; mais raisonnons :

Toutes les substances de la nature peuvent se ranger, au point de vue de leur action sur l'économie, en *toxiques*, *non toxiques* et *alimentaires*. Nous ne nous occuperons pas de ces dernières.

On appelle substance toxique un corps qui influe d'une manière délétère plus ou moins prononcée sur notre organisme, par suite d'ingestion dans l'estomac ou par inspira-

tion : tels sont l'arsenic, la belladone, l'acide prussique, le plomb, etc. Ce principe délétère existe dans toutes les parties de ces corps. Si on les mélange ou si on les étend avec d'autres substances non toxiques, la toxicité perd peu à peu ses propriétés délétères, et finit par changer de caractère, et acquérir souvent des vertus éminemment salutaires dans les prescriptions thérapeutiques. Il s'y développe en effet des propriétés nouvelles; leur causticité a disparu complétement, et ils ne présentent plus de trace de leur nature primitive.

Cette manière d'étendre les substances toxiques se montre encore bien plus frappante, si on procède à un mélange ou à une division réguliers, tels que l'homœopathie nous les enseigne.

Quelle est la raison qui a changé ces substances toxiques en substances qui présentent un autre caractère et qui révèlent d'autres vertus curatives? Est-ce le développement du miasme, de l'infection, de l'esprit, etc., qui a produit ces phénomènes?

Nous le concédons volontiers; mais qu'est-ce que ce miasme, principe inabordable à l'analyse chimique, insaisissable par les réactifs, voire même par le raisonnement scientifique? qu'est-il autre chose que ce que nous appelons agents impondérables, agents dont on connaît les lois de formation et dont on peut déceler l'existence? Ce fait nous paraît d'autant plus conforme aux règles de la logique, que l'identité primitive de ces corps aurait dû présenter des effets analogues aux dilutions suivantes, et leur caractère aurait dû se maintenir sans changer d'action. Or, ces changements de propriétés toxiques en actions pathogéniques ont lieu, et voici comme nous les expliquons.

Du moment que l'on met une petite portion d'un médicament (1 goutte, par exemple) avec une autre substance non médicamenteuse, en quantité plus forte (99 gouttes) dans une fiole, et que l'on secoue, *il se produit un frottement du liquide contre les parois de la fiole*; ce fait est incontestable.

Ce frottement cependant est peu intense et peu régulier. La substance roule d'un côté sur elle-même, puis de haut en

bas, de droite à gauche, et *vice versa*; dans tous ces mouvements du liquide, soit sur les parois du vase, soit sur lui-même, il y a des frottements, et partout où il y a frottement il se développe des fluides impondérables : comme pour chaque nouvelle dilution on répète la même pratique, il est évident que l'on développe les propriétés médicamenteuses, tout en atténuant les autres propriétés.

Mais, dira-t-on, en admettant que le frottement produise une action curative par le dégagement du fluide spécifique, il faut bien que ce dégagement s'épuise à la longue; sans cela il faudrait pousser les dilutions à l'infini, et la raison humaine ne peut plus comprendre la persistance de l'activité même à une 60e atténuation. — Nous répondrons à cet égard que le fluide électro-magnétique se porte à la périphérie des corps, et que, malgré le frottement et la percussion, la plus grande partie reste adhérente aux parois du vase, tandis qu'une quantité active presque atomistique se communique au véhicule pour la dilution suivante. De là notre conviction de l'activité des puissances homœopathiques, activité qui semble dès l'abord si exagérée.

Quant aux substances non toxiques et reconnues inertes, nous avons dit plus haut que la dynamisation développe dans le charbon végétal, le lycopode, et d'autres substances analogues, des vertus curatives des plus prononcées, vertus que l'homœopathie seule a découvertes. Cependant ces substances ne paraissaient avoir à leur état primitif aucune action miasmatique, ni infection médicamenteuse quelconque; cette action est donc tout à fait inexplicable, et elle ne peut se baser que sur les expériences homœopathiques. Mais en admettant notre théorie, entièrement fondée sur les lois de la physique, il ne répugnera à aucun esprit d'admettre que *le frottement développe, dans ces substances, des propriétés thérapeutiques absolument inexplicables sans l'intervention d'agents impondérables* (1).

(1) Notre système (nous disons système, et non hypothèse) trouvera nécessairement des adversaires qui nous objecteront qu'il faudrait admettre autant de variétés d'électricité médicamenteuse qu'il y a de médicaments divers.

Hahnemann, M. Jahr, et tous ceux qui ont écrit sur la préparation des médicaments homœopathiques, ont reconnu que les substances préparées par succussion laissent beaucoup à désirer. Quelques praticiens affirment que par le transport les dilutions prennent une activité médicamenteuse trop prononcée; d'autres médecins soutiennent le contraire, mais on a reconnu généralement que *partout où la trituration est possible, elle doit être préférée à la succussion.*

Cette opinion, nous la partageons sans réserve : nous trouvons seulement que les triturations faites par bras d'homme ne remplissent qu'imparfaitement le but.

SUR LE MODE DE PRÉPARATION DES MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES.

Deux modes, la succussion et la trituration, sont en usage pour opérer les atténuations homœopathiques.

La succussion consiste à faire dissoudre le médicament dans l'eau ou l'alcool; à mélanger une partie de cette solution avec 99 parties d'eau, d'alcool ou d'eau alcoolisée; à agiter pendant quelque temps et renouveler la même pratique autant de fois qu'on veut avoir de dilutions.

L'atténuation par trituration consiste à mélanger le médicament solide avec 99 fois son poids de sucre de lait, à triturer pendant un certain temps de manière à obtenir un mélange aussi parfait que possible, puis à mélanger de nouveau une partie de la poudre obtenue avec 99 de sucre de lait, et

Cette objection ne nous déconcertera pas; on admet bien un nombre infini de genres et d'espèces dans les trois règnes de la nature, et chaque espèce se distingue classiquement de l'autre par son aspect, ses vertus, etc., etc. — Est-il donc si difficile d'admettre un agent vital général, qui a pour agents subalternes des fluides impondérables, et que chaque corps présente des modifications *sui generis* en rapport avec ces agents, et se distingue par une action médicamenteuse différente?

répéter la même opération autant de fois qu'on veut avoir d'atténuations.

Personne ne niera l'influence que le mode de préparation exerce sur les vertus curatives des médicaments. Une conséquence naturelle de cet axiome, c'est l'importance d'un mode de préparation qui réunisse toutes les bonnes conditions.

Rappelons à ce sujet une expérience bien connue en physique, celle qui consiste à produire de l'électricité au moyen de l'électrophore. Tout le monde sait qu'en frottant le gâteau de résine avec une peau de chat, on développe du fluide électrique. En réunissant les conditions les plus favorables (de sécheresse, de chaleur, etc.), il suffit d'un petit nombre de frictions pour développer tout le fluide que la machine est capable de fournir. Mais, si la peau de chat n'est pas propre, si l'atmosphère n'est pas sèche, si l'on ne frotte la résine que d'une manière incomplète, il faut un nombre beaucoup plus considérable de frictions pour développer la même quantité, ou même une quantité beaucoup moindre de fluide. Or, s'il est vrai, ainsi que nous croyons l'avoir suffisamment établi, que les médicaments homœopathiques doivent leur activité à l'agent impondérable développé par la dynamisation, laquelle ne peut avoir lieu sans frottement, nous sommes fondé à comparer cette opération à celle destinée à dégager le fluide électrique dans l'électrophore. En conséquence, nous pouvons dire :

1° *Que les triturations faites dans les conditions voulues portent les médicaments bien plus vite à toute leur puissance d'activité que les triturations ou succussions faites dans des conditions moins favorables.*

2° *Que, quand le pouvoir dynamique d'un médicament a été porté à son apogée, il est impossible, quel que soit le nombre de triturations ou succussions, de le développer davantage.*

On ne peut opérer une trituration faite par bras d'homme sans exposer le médicament aux impuretés de l'air, humidité, vapeurs, gaz ou corpuscules de toutes sortes qu'il contient, quelles que soient les précautions que l'on prenne dans le choix du local. Et cependant il est important de préserver le

médicament de tout contact étranger pendant la trituration, parce qu'il est alors, comme on dit, à l'*état naissant*, c'est-à-dire beaucoup plus susceptible de s'altérer qu'à tout autre moment.

Le mouvement que le bras d'homme imprime au pilon est un *frottement de premier ordre*, c'est-à-dire simple. C'est par cette raison que la masse sur laquelle on opère n'est travaillée que par parcelles; la majeure partie est ou chassée par le pilon, ou reste adhérente aux parois du mortier, en sorte que l'on n'opère généralement que sur la surface de la croûte de sucre de lait qui tapisse le mortier, à moins de perdre un temps considérable à détacher la substance en préparation. Il est difficile, sinon impossible, de donner aux mouvements de la main cette constante régularité *dans le même sens* qu'exige une bonne préparation homœopathique. Le poignet le plus robuste et le mieux exercé n'y réussirait pas, et, d'un autre côté, il est impossible que les mouvements soient uniformes (1).

Pour nous résumer, voici donc, au nombre de quatre, les conditions que doit réunir toute bonne préparation homœopathique :

1° Soustraire le médicament, pendant la préparation, aux influences de l'air de l'appartement ;

2° Opérer la trituration d'une façon régulière, constamment dans le même sens, et toujours horizontale ;

3° Régulariser pour chaque atténuation et chaque médicament le nombre de tours de pilon, de manière à ce que la même atténuation présente partout et toujours la même puissance ;

4° Soumettre, pendant l'opération, la totalité de la masse médicamenteuse à chaque tour de pilon.

(1) Nous attachons une grande importance à ce que les médicaments homœopathiques soient preparés d'une manière uniforme. S'il est vrai que les frottements développent le principe actif des substances médicamenteuses, il faut de toute nécessité admettre que la bonne, régulière et complète exécution de ces frottements fournit les meilleurs produits.

Ces quatre conditions sont impossibles à observer dans le mode de préparation usité jusqu'ici.

Il est, en effet, impossible de donner aux mouvements de la main cette constante régularité *dans le même sens* qu'on obtient avec une machine bien réglée ; il est impossible de préserver, pendant l'opération, la substance du contact des parties hétérogènes renfermées dans l'air ; il est difficile de bien compter le nombre de tours de bras, et cela fût-il, que la forme du mortier mettrait dans l'impossibilité de soumettre à chaque tour de pilon toute la substance médicamenteuse.

Dans le but de parer à ces inconvénients, nous avons imaginé et fait construire un appareil offrant toutes les conditions ci-dessus exposées, c'est-à-dire que la trituration s'opère constamment dans un sens uniforme ; que, pendant l'opération, les médicaments sont exactement préservés du contact de l'air ; que le nombre des tours de pilon est parfaitement réglé, et qu'à chaque tour la substance médicamenteuse est en totalité soumise à l'influence du pilon. Cet appareil, que nous nommons DYNAMISATEUR, est construit de la manière suivante :

Il se compose de quatre mortiers en porcelaine de Sèvres dite biscuit, mortiers dépolis avec un soin extrême ; ils sont taillés en auge circulaire ; un pilon de la même matière, ajusté exactement à la forme concave du fond du mortier, sert à triturer la substance.

Les quatre mortiers sont mus par un mécanisme arrangé de manière à ce qu'un homme les mette en mouvement circulaire avec toute facilité, quoique chaque mortier supporte par son pilon, au manche duquel est adapté un ressort à boudin, un poids approximatif de 15 kilogrammes. Un volant caché dans la caisse de la mécanique sert à éviter les secousses et à donner à la machine un mouvement régulier. Des raclettes en corne sont destinées à rejeter la substance médicamenteuse au fond du mortier, dans le cas où elle s'attacherait aux parois.

La manivelle qui sert à mettre en mouvement les quatre mortiers fait faire à chaque pilon, au moyen d'un engrenage,

quatre tours sur un tour de manivelle, de manière qu'en comptant une seconde pour chaque tour de manivelle, la substance médicamenteuse reçoit 14,400 tours de pilon par heure, espace de temps que nous employons pour chaque trituration. Chaque mortier est parfaitement recouvert, et même entouré par précaution d'une cloche, pour mettre le médicament à l'abri de l'influence de l'air, de la poussière, etc., etc Tout le mécanisme est caché de manière à ce qu'aucune parcelle d'impureté ne peut arriver en communication avec les médicaments. Pour s'opposer à ce que le sucre de lait s'attache au fond du mortier, inconvénient grave que le bras d'homme et toutes les autres machines ont présenté jusqu'à ce jour, nous avons donné à nos pilons le mouvement analogue à celui de la terre qui tourne autour du soleil, c'est-à-dire que le pilon roule ou valse autour de son axe tout en parcourant la circonférence du mortier (frottement du second ordre) ; c'est l'unique moyen qui empêche le sucre de lait de s'attacher. On peut facilement se convaincre de cette vérité en faisant une trituration à bras d'homme, quand le sucre de lait est bien attaché aux parois du mortier : il suffit pour le détacher de presser avec force le pilon contre une de ses parties et de le faire tourner en même temps sur son axe; à l'endroit où la pression a eu lieu, on remarquera à l'instant une partie du mortier nue.

C'est ici le lieu de signaler certaines particularités pour montrer d'une part combien le mélange est parfait avec notre appareil, et, de l'autre, combien la trituration exacte développe les propriétés des substances médicamenteuses. Ainsi, en cinq minutes, le mercure vif est mélangé avec le sucre de lait, dans la proportion de 1 partie de mercure sur 2 de sucre, en une masse absolument homogène, sans trace de globules mercuriels ni de cristaux de sucre.

Le safran, *crocus* (*sativus*), conserve une teinte jaunâtre et son odeur caractéristique jusqu'à la 4e trituration (c'est-à-dire à la 100,000,000 division), tandis que l'arsenic, tout en conservant son action médicamenteuse jusqu'à la 15e, ne peut plus être décélé par les réactifs dès la 3e trituration.

La coloquinte conserve son amertume jusqu'à la 4e, et la noix vomique jusqu'à la 3e, etc.

La conservation des propriétés physiques à cette grande division ne peut s'expliquer, selon nous, par le mélange seulement, mais surtout parce que la trituration a considérablement augmenté ces propriétés.

D'après ce qui précède, l'on peut déjà voir que les triturations doivent remplacer autant que possible les autres modes de préparation usités jusqu'à ce jour. C'est le meilleur, sinon l'unique moyen, de *développer* rapidement ou au moins *d'activer* les principes actifs des médicaments, c'est-à-dire les *fluides spécifiques auxquels ils doivent leurs propriétés.* — Ce mode est infiniment préférable non-seulement pour les substances que l'on ne peut se procurer qu'à l'état sec, mais encore pour les plantes indigènes, celles dont on extrait habituellement le suc. D'autres raisons militent encore en faveur du mode que nous préconisons : c'est que les plantes, séchées modérément, acquièrent une énergie supérieure à celle qu'elles offrent à l'état frais. Ce fait est du reste anciennement connu; car dans les plantes qui contiennent un principe volatil, ce principe devient plus actif par la dessiccation ; parce que, sans doute, dégagé de ses combinaisons avec l'eau et les mucilages, il devient plus libre. Aussi, pour faire les huiles volatiles ou les eaux distillées, emploie-t-on de préférence les plantes sèches. Les produits sont à la fois meilleurs et plus abondants.

Les médicaments préparés par trituration se conservent d'ailleurs mieux et plus facilement que les teintures; il suffit pour cela de les serrer dans des flacons bien *nettoyés*, bien *secs*, hermétiquement bouchés et préservés des *rayons du soleil* ou de la *trop vive lumière*.

Nous ne pouvons préciser pour le moment à quelle atténuation les médicaments dynamisés *à l'aide d'une trituration parfaite* sont arrivés à leur plus grande activité, ou, en d'autres termes, à quelle limite les triturations leur ont fait dégager toute la somme du fluide spécifique qu'elles sont capables de fournir. L'expérience le démontrera plus tard.

Cependant nous avons déjà par-devers nous un assez

grand nombre de faits qui semblent établir que l'activité spéciale existe surtout dans les premières triturations. Fort souvent la quinzième n'a donné aucun résultat ; quelquefois elle a produit un effet curatif, rarement perturbateur, tandis que, jusqu'à la sixième ou dixième, on a obtenu une action d'une énergie, d'une promptitude admirables, souvent perturbatrices. Ces résultats ont été obtenus ou constatés par plusieurs membres de la Société Hahnemannienne et par d'autres médecins homœopathes.

Ces faits sont bien propres à confirmer notre théorie sur la dynamisation et à montrer qu'on ne saurait pousser impunément les dilutions à l'infini. En effet, si c'est par le frottement qu'on développe le principe médicamenteux ou dynamique, ce principe se développera d'autant plus vite que le frottement sera plus parfait ; mais aussi, une fois entièrement dégagé, aucune manipulation n'en saurait dégager davantage. Dès lors les atténuations ultérieures n'ont plus d'autre résultat que d'*étendre* ce principe à l'infini ; mais en même temps aussi elles lui font perdre en *intensité* ce qu'il gagne en *étendue*, ce qui rend compte du peu d'activité de nos 15es triturations et de l'action remarquable de nos 1es à 9es. Si, au contraire, le frottement ne s'exécute que d'une manière imparfaite, on ne dégage que beaucoup plus lentement le fluide actif, et un bien plus grand nombre d'atténuations deviennent nécessaires pour obtenir le même résultat. Ainsi, pour nous résumer, si l'on prépare d'après les procédés ordinaires, les fluides spécifiques ne se développent que lentement, et ne parviennent à se dégager de leurs combinaisons qu'à force d'être atténués, secoués, malaxés de toutes les façons ; par notre système de trituration parfaite, nous dégageons ces fluides dès les premières atténuations, et les atténuations subséquentes n'ont, en quelque sorte, d'autre résultat que d'en diminuer, *atténuer* la trop grande énergie.

Ce n'est donc pas sans motif que nous avons jugé à propos de ne pousser provisoirement nos triturations (préparées par le *dynamisateur*) que jusqu'à la quinzième, sauf à aller plus loin dans le cas où l'expérience viendrait à démontrer l'*in-*

dispensable nécessité de dépasser cette limite. Notons qu'il s'agit ici de *triturations*, et non de *dilutions*, et qu'à *chaque* trituration nous donnons une heure. On nous objectera peut-être que c'est trop de temps perdu pour une trituration, et qu'il suffirait de quelques minutes au lieu d'une heure; mais, pour qui voudra comprendre l'importance de ces manipulations et leur influence sur les qualités essentielles des médicaments, 14,400 tours de pilon par heure pour chaque trituration n'auront rien d'exagéré. C'est d'ailleurs à l'expérience que nous en appelons pour la justification de notre manière de procéder. Notre système offre de plus l'avantage de donner des médicaments toujours homogènes, tous préparés d'une manière identique, et dont les résultats ne présenteront plus ces variations bizarres, inexplicables jusqu'ici, et qui ne peuvent être imputées qu'à la méthode de les préparer.

Il est important, comme on vient de le voir, d'opérer la dynamisation en réunissant toutes les conditions possibles de réussite et en éloignant toutes celles qui pourraient entraver le dégagement des *fluides spécifiques* des médicaments.

N'oublions pas que les principes actifs des médicaments se rapprochent des fluides de nature électro-magnétique; en conséquence, il n'est pas indifférent de faire les triturations d'une manière plutôt que d'une autre.

Rappelons encore à ce sujet une opération physique bien vulgaire, celle qui consiste à charger un aimant artificiel. Tout le monde sait que le fluide magnétique se transmet d'un fer aimanté à un fer non aimanté au moyen de frictions *exercées dans un même sens*, et que des frictions *en sens opposé* viennent détruire l'effet des premières, de telle façon que le *pôle nord* peut être de suite changé en *pôle sud*, et le *sud* en *nord*, selon la direction des mouvements.

On sait en outre que l'on peut faire un aimant de toutes pièces en s'y prenant de la manière suivante :

Ayez deux aciers légèrement trempés, connus en physique sous le nom de fer à cheval (auxquels, pour plus de commodité, nous avons fait donner la forme de segments de cercle).

Ces aciers, qui ne présentent aucune propriété magnétique, s'aimanteront spontanément si vous les frottez l'un sur l'autre d'une certaine façon, et *constamment dans* le même sens; à l'un des bouts s'accumulera le fluide *nord*, et à l'autre le fluide *sud*. Si maintenant vous continuez les frictions, mais en sens inverse, vous ferez d'abord disparaître l'aimantation; puis, si vous frottez plus longtemps encore, les propriétés magnétiques reparaîtront, mais les pôles auront changé de place, c'est-à-dire que l'extrémité de l'acier chargée d'abord du fluide austral présentera le fluide boréal, *et vice versa*.

Les triturations homœopathiques présentent jusqu'à un certain point les mêmes conditions. Il est utile, sinon *indispensable*, qu'ellès aient lieu constamment *dans le même sens*, autrement les unes pourraient détruire l'effet des autres, ou, en d'autres termes, le fluide dégagé par le moyen des triturations *à droite* pourrait être neutralisé par des triturations *à gauche*, *et vice versa*.

MODE DE PRESCRIPTION DES MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES.

Il nous reste encore à dire un mot sur le *mode de prescriptions et d'administration des médicaments homœopathiques*.

Les médicaments dynamisés se prescrivent sous beaucoup de formes : en poudre, en globules, en gouttes, en solution, en pommades, en pastilles et en potions. — Une des plus usitées est celle de *potions* de 120 grammes, à prendre par une ou deux cuillerées à bouche dans la journée.

Une potion contient: 1° le médicament; 2° de l'eau distillée; 3° un peu d'alcool. Elle est contenue dans un verre à médecine, fermé par un bouchon de liége. Or, malgré toutes les précautions imaginables pour le nettoyage du verre et le choix du bouchon, malgré le soin qu'on mette à avoir de l'eau parfaitement distillée et de l'alcool rectifié le plus pur, on ne peut pas toujours empêcher la potion de tourner ou de déposer. Ce qui indique une altération du médicament, et la

perte de ses propriétés. La moindre imprudence, le moindre oubli, un rayon de soleil même, peuvent avoir un pareil résultat.

On ignore, dans le plus grand nombre des cas, la cause de cette altération ; il est possible qu'elle soit due à une fermentation résultant de l'action de l'alcool sur le sucre de lait.

Le médicament, quoique parfaitement conservé, peut subir une altération immédiate, s'il est pris dans une *cuiller métallique*, et surtout dans une de ces cuillers de fer argenté ou étamé. On sait que les alliages de deux métaux, ou leur soudure, forment de véritables piles galvaniques, d'où s'échappe sans cesse de l'électricité, éminemment apte à décomposer les médicaments, ou pouvant neutraliser le fluide auquel ils doivent leur vertu dynamique.

Nous soumettons ces remarques aux méditations des praticiens ; qu'ils reportent leur mémoire sur certains faits de clientèle, et ils ne pourront s'empêcher de reconnaître la justesse de nos observations.

Il serait d'ailleurs facile de se soustraire à cet inconvénient : on n'aurait qu'à toujours prescrire la substance en *poudre*, forme sous laquelle elle ne s'altère jamais ; de plus, pour éviter la décomposition du médicament par les cuillers métalliques, on devrait toujours le faire prendre dans des vases *ad hoc* en porcelaine, espèce de petits coquetiers à cavité hémisphérique.

La porcelaine est très-facile à nettoyer, inaltérable, et n'exerce aucune action décomposante sur les médicaments.

Ce n'est qu'au moment même où l'on prend le médicament qu'il devra être dissous dans un peu d'eau ; pour faciliter cette dissolution, on pourra remuer avec une baguette de verre, de porcelaine, de corne ou d'ivoire, ou, à défaut, avec un tuyau de plume, jamais avec une cuiller, ou tout autre corps métallique. Bien entendu que le vase et la baguette devront toujours être parfaitement nettoyés à *l'eau chaude* avant de les employer, et que les tuyaux de plume ne devront même servir qu'une fois. Cette précaution sera surtout indispensable dans les cas où la maladie exige de varier les

médicaments; ainsi, il arrive souvent que l'on donne, par exemple, de l'*aconit* le matin, et du *camphre* ou toute autre substance le soir. On comprend les inconvénients qui pourraient résulter de la réaction d'une de ces substances sur l'autre, si les soins de propreté des vases n'étaient pas convenablement observés.

Nous croyons avoir fait suffisamment ressortir l'altérabilité des potions pour qu'il soit inutile d'insister davantage sur cet inconvénient; le meilleur moyen d'y obvier serait, à notre avis, de les supprimer totalement. Nous n'ignorons pas tout ce qu'une habitude enracinée suscitera d'obstacles à la réalisation du vœu que nous exprimons ici, d'autant plus que de nombreux et incontestables succès témoignent en faveur de l'efficacité des *potions;* mais s'il est prouvé que *les poudres* jouissent des mêmes propriétés, qu'elles les possèdent à un plus haut degré, et qu'elles sont *inaltérables*, nous ne voyons pas pourquoi l'on s'en tiendrait de préférence aux potions, sujettes à s'altérer.

Nous croyons devoir donner ici quelques explications sur notre manière d'opérer, ainsi que sur la valeur des termes que nous emploierons.

Ayant substitué partout la *trituration* (1) aux autres modes de préparation (à l'exception de quelques teintures-mères employées pour l'usage externe), nous donnerons le nom de *poudre-mère* (*pulvis mater*) à la substance qui, sur *un dixième* de médicament, contient *neuf dixièmes* de sucre de lait. Les poudres-mères sont déjà *triturées*, c'est-à-dire ont subi les 14,400 tours de pilon, comme toutes les dynamisations subséquentes; elles peuvent être employées en homœopathie, et les médecins qui prescrivent habituellement les plus basses dilutions peuvent en faire usage. — Ces poudres-mères peuvent

(1) Les acides sont également préparés par trituration ; mais comme à l'état de concentration ils décomposeraient infailliblement le sucre de lait, nous nous y prenons de la manière suivante : une goutte d'acide dans 100 gouttes d'eau distillée; puis nous prenons de ce mélange trois gouttes que nous triturons avec quinze grammes de sucre de lait pour la seconde, en procédant ensuite comme pour les autres triturations.

également servir aux allopathes qui veulent expérimenter les médicaments dynamisés, et la doctrine de Hahnemann leur doit déjà plus d'un fervent adepte.

Nous avons suivi pour les atténuations les mêmes proportions que Hahnemann; ainsi la première est à 1/100e, la deuxième à 1/10,000e, la troisième à 1/1,000,000e, et ainsi de suite, toujours en divisant par 99 pour chaque atténuation.

Nous suivrons, dans nos formules, le système français ou décimal pour l'indication de nos poids; mais, afin d'en faciliter l'intelligence aux étrangers, nous croyons devoir donner une table de réduction de ces poids, en ceux usités chez les autres nations.

1000,	grammes	=	un kilogramme	=	2 livres = 32 onces	
500,	—	=	demi —	=	1 — = 16 —	
125,	—	=	125 grammes	=	4 onces	
1,	—	=	un —	=	1 scrupule = 20 grains.	
1,	—	=	cent centigr.	=		
0,1	—	=	un décigr.	=	2 grains	
0,05	—	=	cinq centigr.	=	1 —	
0,025	—	=	vingt-cinq millig.	=	un demi-grain	
0,001	gramme	=	un milligramme	=	un cinquantième de grain.	

Une autre remarque, que nous croyons devoir ajouter ici, c'est que chaque globule pèse un milligramme, et représente par conséquent un milligramme de poudre d'une trituration quelconque. Les globules sont peut-être d'un usage plus commode; mais, pour qui tient avant tout au but final, aux résultats pratiques, cet inconvénient sera facilement surmonté.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en consignant ici quelques formules de médicaments homœopathiques préparés par le *dynamisateur*. Ce mode de préparation entraînera sans doute quelques modifications dans la manière de formuler, mais la différence sera peu sensible, et il suffira de très-peu d'attention pour se mettre au courant.

Prescription de la *Poudre-mère* (*pulvis mater*).

Exemple. Recipe : Aconit poudre-mère 0,05 = 1 grain
Sucre de lait 1, = 20 grains

Mêlez (1), divisez en 8 doses égales; signez . . . . . .

Il est important d'indiquer exactement le nom de *poudre-mère*, ou le chiffre de toute autre trituration. Certaines substances, telles que l'*arsenic*, le *sublimé*, la *noix vomique*, sont assez actives à l'état de *poudre-mère* (contenant, comme on sait, 1/10e de médicament) pour pouvoir déterminer des accidents toxiques.

On sait que souvent l'action secondaire d'un médicament ne se développe qu'au bout de plusieurs heures, d'un jour même; que cette action a une durée plus ou moins longue, depuis quelques heures jusqu'à plusieurs et au delà. — On sait aussi que la durée d'*incubation* du médicament (espace écoulé depuis l'ingestion jusqu'au développement de son action spécifique) et celle de son *activité* varient suivant les personnes. Or, il est des malades qui *veulent prendre* à tout prix quelque chose tous les jours, et il serait impossible, à moins de produire des perturbations plus ou moins fâcheuses, de leur donner des substances actives. Dans ces cas, pour ne pas nuire à l'effet du médicament et contenter à la fois le malade, on pourrait avoir recours à la substitution suivante :

Exemple. Aconit, 9e trituration 0,05
Sucre de lait 1.
Mêlez et divisez en 8 doses; signez : 1. 3. 5. 7. . .

De cette manière, le médicament sera divisé en quatre parties égales portant les numéros ci-dessus indiqués, tandis que les quatre paquets portant les numéros 2, 4, 6, 8, ne contiendront que du sucre de lait.

Nous avons depuis longtemps pris le parti de numéroter les paquets pour indiquer aux malades l'ordre dans lequel ils doivent être pris.

Dans le cas où un seul paquet peut produire une trop forte

(1) Comme toutes nos triturations ont lieu *de droite a gauche* (ou, si l'on veut, dans le sens qu'on tourne pour fermer une vis, ou pour enfoncer un tire-bouchon), il est *important*, si l'on veut conserver l'activité du médicament, de faire le mélange dans le même sens.

perturbation, il convient d'avertir le malade de le faire dissoudre dans plusieurs cuillerées d'eau, de n'en prendre que la valeur d'une seule cuillerée et de jeter le reste.

Beaucoup de femmes ne veulent pas interrompre les médicaments, même au moment de leurs époques menstruelles. On est souvent obligé de se rendre à leur désir. Voici ce que l'on peut prescrire en cette occasion :

R. Sacchari dynamisati 0,25
Sucre de lait 1.
mêlez, divisez en . . . . (*ad libitum*).

Ces quelques formules suffiront pour donner une idée générale de ce qu'il convient de faire dans quelques cas exceptionnels. Si l'on préfère, dans certains cas, les potions aux poudres, il suffira de remplacer le sucre de lait par de l'eau, de l'eau distillée ou alcoolisée. Mais il ne sera jamais aussi loisible, avec les potions, d'alterner des doses inertes avec des doses actives, comme nous l'avons indiqué dans l'exemple ci-dessus.

Quant aux *pommades*, *lotions* ou *gargarismes*, il est inutile de donner des formules. Il suffira d'incorporer le médicament dans une substance incapable de l'altérer. L'axonge lavée ou saindoux et le cérat, *sans eau de roses*, pour les pommades, l'eau pure, l'alcool ou l'eau alcoolisée pour les lotions ou gargarismes, sont ce qu'il y a de mieux et de plus simple.

Les *triturations* renfermées dans de petits tubes remplacent très-bien les globules dans les cas où on veut administrer les médicaments par *aspiration*.

ÉPILOGUE.

Jusqu'à ce jour l homœopathie était, aux yeux de ses adversaires, une *religion* plutôt qu'une *science*; en effet, toute science doit se composer d'une réunion de *faits* démontrables et dé-

montrés, connus dans leur nature, leurs causes et leurs résultats, enchaînés les uns aux autres par des lois également connues. Toute religion, au contraire, repose sur des *croyances* à des faits peu accessibles à la raison humaine, et moins encore à l'analyse. La vraie religion est sans doute basée sur des faits et des lois tout aussi certains que la science la plus exacte; mais, comme ces lois et ces faits sont inaccessibles à notre esprit et à notre analyse, ils restent nécessairement à l'état de *croyance*. — Il en est de même, jusqu'à un certain point, des faits homœopathiques. Est ce à dire pour cela qu'ils soient à jamais destinés à rester inexplicables, inabordables à l'analyse? — Nous ne le pensons pas. Loin de là, nous sommes fondé à croire que la théorie des *impondérables* est destinée à dévoiler les mystères qui plaçaient l'homœopathie au nombre des mythes ou des croyances religieuses, à lui assigner son rang parmi les sciences exactes, et à la placer, par conséquent, au sommet de l'échelle des sciences médicales.

Tout, dans notre doctrine, s'enchaîne et se donne la main : les faits anatomiques, les faits physiologiques, les faits pathologiques et les faits thérapeutiques se confirment, s'éclaircissent réciproquement, et s'expliquent les uns par les autres. Les agents (impondérables) qui les dominent exercent d'ailleurs une influence bien plus générale; ils président à toutes les actions et réactions de la matière universelle.

Il reste sans doute beaucoup à faire pour la démonstration expérimentale de tout ce que nous avançons, la plupart du temps d'après la simple observation des phénomènes ou même par induction; mais les faits observés et leur comparaison avec les faits et expériences physiques nous ont donné à cet égard une conviction inébranlable. — Une nouvelle tâche s'ouvre maintenant, c'est la *démonstration expérimentale*, dont nous parlions tout à l'heure : nous y consacrerons ce que la nature nous a donné de forces. Déjà nous sommes arrivé à des résultats que nous ferons connaître dans un autre travail. Mais la tâche est immense, et nos faibles moyens n'y suffiront jamais. — C'est pourquoi nous osons faire appel aux hommes de science, pour qu'ils veuillent bien diriger leurs

efforts de ce côté, applaudissant par avance à toute tentative qu'ils voudront faire, à tout résultat qu'ils pourront obtenir.

Le sujet est si grand, si beau, si fécond, qu'il dédommagera amplement ceux qui auront le courage de se mettre à l'œuvre, et leur inspirera les moyens de l'exécuter et la persévérance nécessaire pour la mener à bonne fin.



TYP. LACRAMPE FILS ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.